

LE GRAND VOYAGE DES SEMEUSES DE JOIE

CAROLINE RIEGEL

Les douze nonnes que Caroline Riegel a rencontré au cours d'un hiver au Zanskar ont changé le cours de sa vie, autant que la voyageuse a changé le destin de ces femmes. Au fur et à mesure que se nouaient des liens et que se renforçait leur complicité, elle leur a fait une promesse : les emmener visiter l'Inde. Et puis bientôt le reste du monde.





C'est là que j'ai rencontré, celles que j'ai appelées les « Semeuses de Joie », une communauté de femmes dont l'amitié et le cœur ont changé le cours de ma vie. Elles étaient douze à notre première rencontre, toutes nonnes bouddhistes de la lignée Gelugkpa, âgées de 25 à 85 ans, à vivre en communauté depuis toujours, dans un lieu de bien peu de moyens

Nous avons bien conscience que notre histoire d'amitié est formidable. D'ailleurs, elles en sont convaincues : « Nous nous sommes forcément rencontrées dans une ancienne vie ! » Une conviction toute naturelle pour des nonnes bouddhistes du petit Tibet. Somme toute, disciples du dalaï-lama, elles croient fermement en la réincarnation, la compassion et l'éveil. Pour moi, française et chrétienne de naissance, ce n'était pas une évidence, même si je trouve cette idée fort séduisante. Nous nous sommes rencontrées à l'aube de l'hiver 2004-2005, au cœur d'un périple de deux années, durant lequel j'ai traversé seule l'Asie au fil de l'eau, du lac Baïkal au golfe du Bengale. Ce voyage initiatique m'a menée à vivre mon premier hiver himalayen au Zanskar. Cette petite vallée, nichée à 3 500 mètres d'altitude, au cœur

d'une région à la paix fragile et de géopolitique complexe, entre le Kashmir et le Tibet, est de culture et de géographie tibétaine. Un univers remarquable, car il ne porte quasiment aucun stigmate de guerre, de conquête ou de haine... Pas une prison, pas un meurtre dans la mémoire des aïeux zanskarpas. La nature y est rude. Les ressources essentielles, fragiles et frugales, avaient forgé, plus que tout le reste sans doute, une solidarité essentielle à la survie entre les humains. Ils y avaient établi un pacte avec les animaux, que l'on tuait avec parcimonie en échange de prières. Ils avaient développé un respect très humble pour la nature nourricière. Avec la venue de routes, de l'argent, du tourisme, d'un monde résolument matérialiste, du gouvernement, de l'armée, des études modernes, d'aides etc. la vie change au Zanskar.

C'est là que j'ai rencontré, celles que j'ai appelées les « Semeuses de Joie », une communauté de femmes dont l'amitié et le cœur ont changé le cours de ma vie. Elles étaient douze à notre première rencontre, toutes nonnes bouddhistes de la lignée Gelugkpa, âgées de 25 à 85 ans, à vivre en communauté depuis toujours, dans un lieu de bien peu de moyens. Car si les monastères sont plus importants et riches (terres, taxes...), la dizaine de minuscules nonneries de cette vallée n'avait rien. Elles n'avaient pas même acquis d'enseignement, fut-il religieux ou laïque. « Nous sommes comme des ânes ! », « Tout ce que nous savons faire c'est rire ! » m'ont-elles si souvent répété avec un large sourire mi-figue mi-raisin. Ces mots me semblaient parfaitement incongrus. J'avais rarement rencontré des personnes, qui plus est une communauté, incarnant aussi



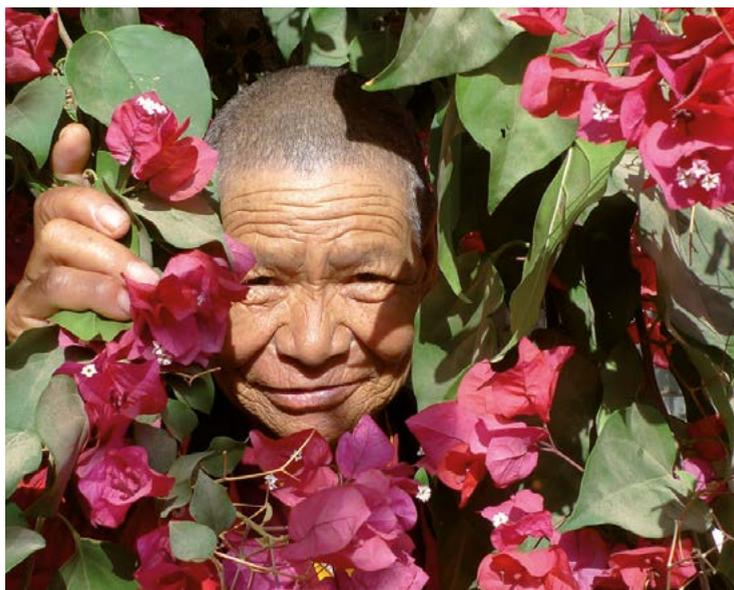
généreusement et joyeusement les valeurs de sa foi au quotidien.

Je les ai aimées dès nos premiers éclats de rire. Ces femmes vivent, offrent et irradient l'essentiel à mes yeux : ce bonheur dont la conscience nous échappe trop souvent. Le voyage avait été pour moi une école de vie, de sa diversité, de son humanité. Notre amitié, notre intimité, le temps partagé rapprochaient certes nos chemins de vie, nos univers et nos cœurs, mais cela ne leur rendait pas pour autant le monde plus accessible. J'étais toujours celle qui devait leur raconter l'inaccessible ailleurs. Alors, j'ai promis de leur offrir une découverte de l'Inde, leur pays.

Notre aventure est née autour d'un éclat de rire, d'une boutade, d'un rêve inimaginable qui, à peine prononcé, fit briller quelques étoiles dans leurs yeux, et vibrer en moi cette force intérieure telle une évidence. Mais pour donner la plus juste et la plus saine des formes possibles à ce rêve qui ne m'appartenait pas tout entier, il a fallu du temps. Celui nécessaire à une bonne préparation de tous les acteurs, proches et lointains, qui gravitent autour de la nonnerie de Puntsokling. En les emmenant au-delà de leur imaginaire, je devenais responsable de mes amies. Je devais être certaine que cette aventure allait les renforcer dans leur chemin de vie et de foi. Certaine, qu'elles n'auraient à subir aucun retour pernicieux. C'est une préoccupation qui ne m'a plus jamais quittée.

Elles m'ont offert ce qu'on a de plus précieux : le temps et la confiance. Sans retenue. C'est bien ce socle essentiel à tout partage qui a rendu notre folle aventure possible : un périple aux quatre coins de l'Inde, du Rajasthan aux îles Andaman, du Zaskar à Nicobar, sur les traces de Gautama Bouddha, de mère Térésa, de Gandhi et de gens qui vivent et pensent autrement.

Inspirée par le regard subjectif, poétique et bienveillant de Marianne Chaud, j'ai choisi de faire un film. Car c'est bien le seul outil de mémoire au langage universel, accessible à mes amies et leur entourage. Ce choix était l'associé d'une petite voix prudente qui lognait les possibles conséquences de leur mise en lumière. Ce sont des femmes de prières. Et c'est bien à cela qu'elles aspirent par-dessus tout : prier avec une



Je sais combien peut être large le fossé qui sépare de ceux qui restent à quai lorsqu'on embarque dans le train de l'aventure, dense, forte, riche, intense

compassion infinie pour l'éveil de tous les êtres. Je sais combien peut être large le fossé qui sépare de ceux qui restent à quai lorsqu'on embarque dans le train de l'aventure, dense, forte, riche, intense. Permettre aux sédentaires, par le biais d'un art expressif, de partager un peu de ce vécu extraordinaire rapporté d'ailleurs, pouvait combler ce fossé. Je l'espérais. Nous en avons longuement discuté. Et c'est ensemble que nous avons accepté la caméra et que nous avons réalisé un film : « Semeuses de Joie, de l'Himalaya aux Andamans ».

Personne n'avait pu imaginer qu'une école ouvrirait ses portes à la nonnerie, alors que nous étions aux antipodes du Zaskar, dans l'archipel des Andamans. Une école, attendue depuis des années, essentielle à la survie de la nonnerie. L'enseignement étant devenu une priorité dans tous les esprits, les jeunes novices sont envoyés dès les premières années de l'école primaire dans les grands monastères tibétains reconstruits en Inde du sud et à Dharamsala. Déracinés trop tôt, peu reviennent au Zaskar. Si bien que depuis quinze ans, aucune nonne n'avait rejoint les rangs de Puntsokling. Seule une école offrait l'espoir de se projeter dans l'avenir.

En l'absence des nonnes, les villageois s'impliquèrent remarquablement pour l'inauguration de l'école. Sans doute, à s'occuper de leur nonnerie vidée de ses habitantes, avaient-ils pris conscience de sa possible disparition. Au retour de notre découverte du monde, les nonnes rentrèrent chez elles avec l'immense bonheur d'un avenir à construire. Depuis, quatre adolescentes du village ont rejoint la petite nonnerie de Puntsokling, pour la grande joie des aînées. Et chaque jour, une quinzaine de fillettes viennent étudier à l'école primaire de la nonnerie plutôt qu'à l'école

gouvernementale du village, où le tibétain et les prières ne sont guère enseignés.

L'école est gérée par le CIBS à Leh. Elle s'inscrit dans un cursus qui mène jusqu'à l'université bouddhique. En revanche, personne ne s'occupe des infrastructures. Il revient à la nonnerie de loger les professeurs, de fournir les salles de classe et de cuisiner les repas pour cette troupe studieuse. Faute de place, l'école se faisait dans une minuscule cellule, parfois dehors. De toute évidence, il fallait construire des bâtiments scolaires. Ce fut le premier projet de l'association Thigspa, créée l'année de notre voyage en Inde.

Grâce à la dynamique et au succès du film, nous avons récolté les moyens financiers pour construire cette école. Surtout, j'ai pu revenir en France avec mes amies, et c'est ensemble que nous avons dévoilé notre documentaire, partagé rires et prières avec des milliers de gens, récolté des fonds et remercié toutes les gouttes de générosité.

Aujourd'hui, mes amies prient assidument. Elles enseignent les prières à la jeune relève qui apporte son lot de joie et de vie à Puntsokling. Surtout, les villageois de Tungri sont impliqués pour leur nonnerie ; leur regard et leur considération a changé. Ils accordent bien plus de valeur à leurs nonnes. « S'il existe une réalité qui dépasse le rêve, c'est ceci : vivre » a dit Victor Hugo. Nous avons osé rêver, et la vie a dépassé nos rêves.

Désormais mes amies restent les joyeuses gardiennes d'une culture et d'une sagesse ancestrale, mais je les sens plus fortes, mieux préparées aux changements, moins seules aussi. Le fossé géographique qui pouvait parfois nous séparer n'existe plus. Elles aussi connaissent tout de ma vie, tous ceux que j'aime. ■